

Wodzyńska-Walicka, Maria

Philosophie romantique de l'histoire au Collège de France : Mickiewicz, Michelet, Quinet

Organon 12 13, 115-137

1976 1977

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Maria Wodzyńska-Walicka (Pologne)

PHILOSOPHIE ROMANTIQUE DE L'HISTOIRE AU COLLÈGE
DE FRANCE: MICKIEWICZ, MICHELET, QUINET

Ce sont les cours de trois professeurs: Michelet, Mickiewicz et Quinet qui, au début des années quarantes du XIX^e siècle suscitaient le plus grand intérêt au Collège de France. Ils groupaient non seulement la jeunesse universitaire, mais aussi les savants, les écrivains et les émigrants politiques. La célèbre Trilogie du Collège de France, immortalisée par une médaille réunissant les effigies des trois professeurs, est restée vivante dans la tradition de l'école parisienne. Nous devons toutefois nous poser la question concernant le contenu intellectuel de cette tradition et les bases idéologiques de l'amitié unissant les professeurs.

Les héros du travail présent sont Quinet et Michelet, vus à travers les idées de Mickiewicz, comprises dans le *Cours de la littérature slave*. Car les problèmes ici posés sont les problèmes de Mickiewicz, c'est de lui qu'il s'agit, de Mickiewicz — messianiste des années 1841—1844.

En tenant compte des études récentes, le messianisme de Mickiewicz peut être défini comme croyance que le progrès dans l'histoire se fait par une série des illuminations révélées à un être élu qui par un continu effort intérieur atteignit le degré de perfection lui permettant de transmettre les vérités reçues de Dieu. Bien que le messianisme de Cours ne soit pas national mais individuel, la nation y joue le rôle primordial, car sans son appui cet être charismatique ne pourrait apparaître. Il existe des nations élues, chargées d'un rôle historique particulier. Pour Mickiewicz, ces nations élues sont la Pologne et la France; la première — nation intermédiaire parmi les Slaves, peuple qui attend le Verbe et la deuxième — patrie du dernier héros de l'humanité, Napoléon. D'où, chez Mickiewicz, l'exaltation des vertus slaves, pacifiques et idylliques et, de l'autre côté, l'apothéose des vertus héroïques de Dieu de la Guerre.

La pensée messianique est liée avec la négation catégorique du présent, la considération de celui-ci comme période de crise, le fond du déclin; elle est une fuite vers les valeurs passées, oubliées. Cette pensée s'unit chez Mickiewicz avec la critique de la civilisation basée sur les principes rationalistes et de la politique européenne ainsi qu'avec de violentes attaques contre l'église officielle qui remplace les miracles et l'inspiration de l'église des premiers chrétiens par les fonctionnaires de pape et les décrets qui condamnent les mouvements libérateurs des peuples (comme au cas de l'Insurrection de 1830).

Le conception de Mickiewicz était catégoriquement ennemie à la pensée rationaliste, elle optait pour l'inspiration et la spontanéité, pour la force du verbe contre les formules et les disputes, pour la philosophie de la révélation et du sentiment contre celle de la raison, pour la littérature prophétique, prédisant les grands événements et incitant à l'action.

Par opposition aux fréquents à l'époque romantique messianismes quasi-religieux on même laïques, celui de Mickiewicz était un messianisme religieux, représentant non seulement une structure déterminée de la pensée socio-historiosophique, mais aussi un type de l'hétérodoxie religieuse. Ce messianisme proclamait que la Mission du Christ n'était pas terminée, que le christianisme devait s'élever à un degré supérieur ou que (selon les paroles de J. de Maistre, à qui devaient beaucoup de nombreux penseurs messianiques du XIX^e siècle) un nouvel éclat de révélation aurait lieu. Mickiewicz proclamait l'arrivée du Royaume de Dieu sur terre, dont la première étape serait la réalisation des commandements de Dieu dans le monde social, l'apparition d'une politique conforme à l'éthique. Ce programme unissait les conceptions de Mickiewicz avec celles des autres penseurs, notamment de presque tous les penseurs polonais de l'époque romantique.

Mickiewicz influençait de façon différente chacun de ses collègues français, ce qui n'a rien d'étonnant, car malgré l'unité des idées si souvent proclamée, celles de Michelet et de Quinet recélaient d'importantes divergences idéologiques que la confrontation avec Mickiewicz permet de mettre en valeur.

En considérant l'histoire de l'amitié intellectuelle entre Quinet et Mickiewicz il est possible de la diviser en deux périodes; la première c'est le rapprochement de Quinet à Mickiewicz et à ses conceptions messianiques dont l'apogée couvre les années 1843—1845 et s'accompagne de l'accès provisoire de Quinet au towianisme. La seconde, après 1845 c'est une nette séparation de deux penseurs; le coup d'état de Louis Napoléon et l'émigration de Quinet formaient les facteurs qui avançaient ce processus.

Quinet fit la connaissance de Mickiewicz en 1837 et fut immédiatement subjugué par sa puissante personnalité, ce dont témoignent les lettres adressées au poète, écrites avec une exaltation presque affective; mais l'historien fut subjugué aussi, à un degré inaccoutumé par la pensée de Mickiewicz, par ses conceptions messianiques bouleversant la plupart des Polonais et étrangers qui fréquentaient ses cours. Les raisons de cette attirance intellectuelle ne se trouvent pas seulement dans la fascination personnelle, mais aussi dans le développement intellectuel de Quinet dans la période précédant sa rencontre avec Mickiewicz.

Quinet était le connaisseur et le traducteur de Herder; les idées de Mickiewicz étaient aussi en liaison étroite avec la pensée du philosophe allemand non seulement par la compréhension herderienne de la nation dans l'esprit de l'universalisme romantique, non seulement par les fragments des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* consacrés aux Slaves et cités dans les *Cours* mais aussi par la répugnance pour les systèmes philosophiques et par la conception de la perfection intérieure comme chemin menant vers Dieu.

Deuxième penseur, unissant le profil intellectuel du jeune Quinet au messianisme de Mickiewicz était Vico. Selon le penseur napolitain, il est possible de déterminer dans l'histoire trois époques qui se répètent par cycle. La première était l'époque des dieux où les prêtres-poètes veillaient à la réalisation des lois divines. Après, venait l'époque des héros. La poésie lyrique, regnant à l'époque précédente, était remplacée par la poésie épique, les prêtres inspirés — par les guerriers, les temps violents suivaient les temps religieux. La troisième époque, celle des humains — c'était la période de la maturité, de la raison, de la démocratie dans la politique, de la philosophie dans la création. L'époque humaine était le point culminant — après venait la crise et le cycle entier recommençait. L'histoire vue par Mickiewicz se composait également des époques successives, séparées par des crises. Les prophètes — poètes inspirés commençaient la période de métamorphoses, les chefs héroïques réalisaient leurs prophéties et le rôle croissant de la raison et la multitude des systèmes philosophiques annonçaient la crise. D'où la repulsion de Mickiewicz envers le rationalisme et la civilisation technique, l'apothéose de la poésie prophétique, l'appel au chef et l'attente "des nouveaux barbares" donnant début à une nouvelle époque. Le poète était persuadé d'assister à une crise historique où un cycle de l'histoire finissait, cédant la place à de nouveaux débuts. Par opposition à l'antirationnalisme romantique de Mickiewicz, pour Vico le processus de la rationalisation croissante de la pensée et des relations humaines s'identifiait au progrès. Ses conceptions étaient pourtant susceptibles à la réinterprétation antirationnaliste, car elles différaient de la conception linéaire et quantificative

du siècle des Lumières supposant que chaque phase du progrès forme une valeur irréductible et que l'humanité atteint les degrés supérieurs du progrès en anéantissant ces valeurs.

Troisième penseur dont les idées étaient proches aux deux professeurs était Lessing. Mickiewicz partageait la conception de Lessing que l'Évangile n'épuisa pas toutes les vérités du christianisme, que la Nouvelle Révélation aurait lieu et pour la conception de la réincarnation progressive permettant à l'homme de retourner sur terre dans des époques et des incarnations différentes. Les deux penseurs tendaient dans leur idée à assurer à tous la participation dans la Nouvelle Révélation et dans le Royaume de Dieu promis sur terre.

Herder, Vico et Lessing étaient donc les penseurs qui organisaient les idées de jeune Quinet, et c'est grâce à eux qu'il a connu des conceptions proches du messianisme de Mickiewicz.

Dans l'essai datant de 1831, intitulée *De l'avenir de la religion* Quinet présente pour la première fois la thèse qu'à la base de toutes les métamorphoses historiques reposent des métamorphoses de religion. Cette idée, apparaissant dans plusieurs travaux de l'historien, appartient au répertoire des idées de Mickiewicz, car il est possible de la placer à côté de la conception de la nouvelle révélation religieuse (qui n'est qu'une révolution religieuse dans un sens) qui doit inaugurer la Nouvelle Époque.

Avant que Quinet occupât une chaire au Collège de France, il était possible de distinguer dans ses écrits plusieurs idées proches au messianisme de Mickiewicz ou qu'on pourrait même considérer qu'elles en sont des composantes, comme: napoléonisme fervent (poème *Napoléon, Le Génie des religions*), nécessité de surmonter le christianisme dans sa forme actuelle (*De l'avenir de la religion, Ahasvérus*), éléments du prophétisme (*De l'avenir... Le Génie...*) critique de la gauche Hegélienne avec son rationalisme et ses tentations de démasquer la religion, apothéose du Christ comme individu charismatique, initiateur de la nouvelle religion (*Examen de la Vie de Jésus, Le Génie...*), union entre la tradition laïque et la tradition sainte, approbation de la voie révolutionnaire du progrès historique, conscience du fait que le présent est une période de crise qui annonce de grandes métamorphoses, apothéose de poètes et prophètes opposée au culte de la civilisation technique (*Le Génie...*).

Publié en 1841, *Le Génie des religions* comprend les cours prononcés par Quinet à Lyon en 1838—1840. L'historien est nommé à la chaire au Collège de France en 1842. A ce moment, Mickiewicz est profondément ému par les prophéties messianiques de Towiański et commence à considérer ses cours comme occasion à propager la foi nouvelle. En nous basant sur les matériaux des années 1843—1845 nous pouvons cons-

tater que Mickiewicz essayait de convertir Quinet au towianisme et qu'il y réussit partiellement. Nous n'avons pas l'intention de démontrer qu'il transforma son collègue français en un towianiste fervent, mais il réussit à lui faire admirer Maître André et d'autres apôtres de "l'Action", il l'introduisait dans les problèmes du towianisme. Il est difficile de déterminer aujourd'hui à quel point Quinet était-il engagé dans le towianisme, mais nous savons qu'il n'était pas indifférent et que Mickiewicz-towianiste influença nettement son oeuvre de cette période.

Au printemps 1843 Michelet et Quinet commencèrent les cours, publiés ensuite ensemble sous le titre *Des Jésuites* et qui constituaient une partie de la campagne pour le "monopole universitaire", conduite par des groupes radicaux. Ce monopole assurait aux universités un contrôle des écoles catholiques et laïques. Le parti catholique, au nom de la liberté de l'enseignement, demandait l'indépendance des écoles catholiques; l'affaire enflammait les esprits et provoquait les démonstrations pendant les cours — décidément anticléricalistes de deux professeurs français. Ils s'adressaient à Mickiewicz, lui demandant l'appui moral et alors "le frère Adam" avec des towianistes s'empressait d'appuyer... la lutte pour l'école laïque. C'est le moment tragique, car voici l'apôtre de la nouvelle religion, connu par son caractère irréductible, qui conduit ses "frères" aux cours anticléricaux — et dans le cas de Michelet antireligieux même — acceptant une situation moralement équivoque pour tirer les towianistes de leur isolement sectaire. Mais pendant les cours de Quinet Mickiewicz entendit les paroles qui l'enthousiasmèrent, car en comparaison avec *Le Génie des religions* les idées de Quinet devinrent plus radicales, et radicales dans l'esprit de Mickiewicz, rappelant les parties apostoliques de ses Cours. L'opposition de la parole à la vie, l'apothéose de la vie, de l'action, liée, comme chez Mickiewicz, avec la patrie de Napoléon, la certitude que la religion future c'est la religion de l'action, la religion du Christ triomphant et de l'homme triomphant — Napoléon. Les deux professeurs, soulignant la vitalité du christianisme, mettent en valeur la nécessité de la révélation nouvelle (Mickiewicz) ou du "complément" du christianisme (Quinet). Certains fragments de cours sur les jésuites témoignent qu'ils étaient prononcés non par un historien — froid analyste mais par l'homme engagé dans les vérités prononcées, non seulement intellectuellement mais aussi affectivement — ce qui rapproche Quinet à Mickiewicz — prophète (Quinet le faisait consciemment), non seulement par la forme de l'énoncé mais par la perspective nouvelle de l'avenir où la révélation se fera.

Au début de 1844 les cours de Mickiewicz étaient gravement menacés. Le ministre de l'éducation, célèbre historien Villemain convoqua le poète pour lui proposer les revenus inchangés en échange du... silence.

Le lendemain, Quinet ouvrit le nouveau cycle des cours où pendant l'inauguration il soutenait avec ferveur son ami polonais. Les cours de cette période, publiés ensuite sous le titre *L'Ultramontanisme ou l'Eglise Romaine et la société moderne* contenaient les idées de l'historien sur la situation de l'église et du catholicisme dans le monde actuel. Il est possible de trouver dans ce cycle plusieurs idées proches des conceptions de Mickiewicz: croyance que l'Eglise perdit son ancienne fonction dans le monde et qu'elle ne peut renaître que grâce à un événement miraculeux, certitude que l'Eglise de l'avenir serait une église du Christ triomphant, qu'elle reviendrait à l'union avec le peuple et les nations, que les commandements divins trouveraient une place dans la politique.

Après la suspension des cours de Mickiewicz, dans l'année scolaire 1844/45 Quinet prononça un nouveau cycle des conférences où ses idées s'approchaient davantage encore de ce que le poète proclamait au Collège de France. Ces cours furent publiés dans le volume *Le Christianisme et la Révolution Française*. Selon l'historien, la Révolution Française, couronnement de toute l'histoire moderne, bien qu'animée par l'esprit chrétien, était une révolution uniquement politique qui ne s'accompagnait d'aucune révolution dans le domaine de la religion. La nécessité de cette révolution religieuse était démontrée plus nettement encore par le grand continuateur de la Révolution Française — Napoléon. De même que Mickiewicz, Quinet critique l'Eglise pour de lâches compromis avec les grands de ce monde, pour la trahison des peuples, pour l'oubli de la morale divine au nom des intérêts terrestres. Les deux professeurs reprochent à la doctrine ecclésiastique la pactisation casuiste avec le rationalisme, tous les deux voient la renaissance de l'humanité non dans le rejet de la religion mais dans son retour aux sources de l'inspiration sainte. Le chemin du progrès religieux dans les deux conceptions est un chemin violent, révolutionnaire, il est — selon les paroles de Mickiewicz — “une éruption de verbe de Christ.” Quinet et Mickiewicz proclament tous les deux la nécessité du perfectionnement individuel par la souffrance et le sacrifice; l'importance de l'union nationale et des missions nationales où le rôle particulier incombe à la France. Les deux conceptions se distinguent par leur extrême antirationalisme; elles s'opposent aux systèmes philosophiques, à la sagesse des livres et à ces formes d'autorités qui reposent sur des systèmes raisonnés. Les vérités vivantes, l'enthousiasme, l'inspiration, l'attente, le miracle, l'extase — voici le vocabulaire utilisé par les professeurs du Collège de France dans leur lutte. Le Christ et Napoléon sont les héros de l'humanité, ce sont ces êtres inspirés qui donnent le début aux époques nouvelles.

Il est possible de trouver chez Quinet de nombreuses pensées qui dès le début lui faisaient accepter facilement des idées du professeur polo-

nais; l'influence de celui-ci rendit possible la "messianisation" plus poussée des différentes conceptions de Quinet. Elles forment un certain type de réflexions sur l'histoire, la religion, la nation, l'individu. Ce sont toutefois les réflexions concernant la mission à remplir par cet individu, et non la proclamation de cette mission. Or, Mickiewicz proclamait au Collège de France qu'il était "le témoin vivant de la révélation nouvelle". C'est pourquoi Quinet est l'exemple d'un historien tendant vers le messianisme, tandis que les *Cours de Littérature slave* constituent un émouvant document de la tragédie d'une nation et d'un prophète qui éleva cette tragédie nationale au rang de religion.

Après 1845, les voies des deux professeurs empruntent des directions différentes. Il semble que le rapport de Quinet envers la pensée de Mickiewicz perdit à un moment donné la distance permettant de remarquer que la parenté qui les unissait cachait souvent d'importantes différences, qui ne faisaient que s'approfondir après 1845. C'est ici que repose sans doute la raison de la rapide et sans commentaires séparation de deux amis, survenue au moment où il s'est avéré qu'ils poursuivaient des fins différentes.

L'histoire de l'amitié intellectuelle entre Mickiewicz et Michelet était complètement différente. Ici aussi la légende qui entourait la Trilogie du Collège de France cachait pendant longtemps les différences internes; et bien que l'historien ne s'identifiât jamais, comme Quinet, à la pensée de Mickiewicz, il n'en était pas moins subjugué par les Cours inspirées du poète; c'était seulement après une lecture attentive du texte publié qu'il éprouva une violente envie de protester, exprimée par des notes chaotiques mais empreintes d'une dramatique vigueur, écrites en marge de *Littérature slave*.

Cette discussion avec Mickiewicz-messianiste fut dans un sens nobilitée par L. Fèbvre qui la publia dans une petite antologie des textes de Michelet dans la série "Les classiques de la liberté". Fèbvre y voit le crédo des idées démocratiques de l'historien, exprimé de façon claire et nette.

Les cours sur la littérature slave donnèrent début au contact durable entre Michelet et Mickiewicz, avant cela les deux professeurs ne se rencontraient qu'occasionnellement. À la fin de 1840 Michelet atteignit presque le sommet de sa gloire. Il était l'auteur connu et apprécié des travaux tels que *Introduction à l'histoire universelle* (1831), *Histoire romaine* (1831) ainsi que des trois premiers volumes de *l'Histoire de France*, le penseur dont les idées étaient bien précisées. Conformément aux philosophes écossais Steward et Reid, lus dans sa jeunesse, Michelet appréciait beaucoup "common sense", le sens commun, populaire et opposait la solidarité et la communauté à l'individualisme de Descartes. Il était aussi traducteur de la *Science Nouvelle* de Vico et un de ses pre-

miers propagateurs au XIX^e siècle, il était son commentateur et son interprétation tendait à souligner l'importance de la sagesse populaire, de l'instinct, à effacer les "corsi et ricorsi" de Vico en démontrant la courbe montante du progrès, à diminuer enfin le rôle de la Providence et à abolir la frontière entre Dieu et l'humanité. Pour son programme populiste et anti-individualiste Michelet cherchait l'appui intellectuel dans la philosophie écossaise et chez Vico. La Révolution Française lui fit considérer la France comme nation élue, la révolution comme le chemin le plus juste des métamorphoses historiques, l'église comme ennemie principale des changements salvateurs au sein du christianisme. Le professeur français pouvait donc trouver chez Mickiewicz des idées proches: vision catastrophique de l'histoire, apothéose du peuple, critique de l'église officielle, culte pour la France. Leur amitié, l'enthousiasme des auditeurs pour qui les trois professeurs formaient un symbole inséparable d'une animation générale, tout cela permit à Michelet de n'avoir vu d'abord dans les idées de Mickiewicz que celles qui étaient apparentées aux siennes. Les deux historiens français étaient, à part cela, extrêmement sensibles à la force prophétique des paroles de Mickiewicz (ils essayaient même de l'imiter) ce qui rendait plus difficile encore la possibilité de remarquer d'importantes différences, cachées derrière les ressemblances apparentes. Michelet le comprit seulement après la lecture du troisième volume des cours de Mickiewicz, publié sous le titre *Église officielle et le messianisme*. Cette lecture abolit immédiatement la vision de la communauté intellectuelle avec Mickiewicz et bouleversa l'historien au point d'avoir protesté, dans la lettre adressée à Mickiewicz, contre le fait de placer leurs effigies sur la même médaille commémorative, fondée par les étudiants à la gloire des trois professeurs. Mais cette même lecture ne put abolir le respect et l'admiration de l'historien pour le "prophète du Nord". Voici l'une des premières phrases de cette discussion: "Notre seul adversaire, notre cher adversaire, à nous autres philosophes, c'est Mickiewicz: il nous est moins adverse que correspondant et symétrique"¹. Parmi plusieurs idées de Mickiewicz, il y en avait une, particulièrement chère à Michelet: l'apothéose de la France. Quelques phrases plus loin, il écrivait dans sa polémique contre Mickiewicz: "comment remercier un homme dont le coeur est plus français que la France? Personne n'a plus senti la France"². Car le messianisme de Mickiewicz évoluait (et qui sait si ce n'est pas grâce à l'enthousiasme pro-français de Michelet) du messianisme uniquement polonais dans le *Livre des pèlerins polonais* au messianisme franco-polonais ou même franco-slave.

¹ J. Michelet, *Légendes démocratiques du Nord*, Nouvelle édition par M. Cadot, Paris 1968, Dossier polonais, p. 267.

² *Ibid.*

Car les Slaves sont un peuple qui n'eut pas encore sa révélation, qui attend toujours le Verbe. La France, patrie de l'action, patrie de Napoléon, doit guider les Slaves vers la réalisation du Verbe. Les Slaves n'ont pas besoin d'ingénieurs, agents ou encyclopédistes français, capables de les guider. Les deux penseurs parlaient des missions nationales, mais le sens en était différent. Chez Michelet nous avons affaire à un culte quasi-religieux de sa propre nation, dont la mission consiste uniquement à réaliser des valeurs terrestres: la justice et la liberté. Dans la conception de Mickiewicz la nation sert d'une part le perfectionnement de l'individu et d'autre part les buts transcendants, religieux: la réalisation du Royaume de Dieu sur Terre. C'est pourquoi l'historien identifie si souvent la volonté de Dieu et la volonté de la France, tandis que Mickiewicz disait qu'il ne voulait pas de Pologne si elle ne se conformait pas à la volonté de Dieu. Chez Michelet la nation est donc une valeur en soi existant par elle-même; il est un messianiste national, tandis que le messianisme religieux de Mickiewicz subordonne la nation aux buts perfectionnistes individuels et aux buts universels extra-terrestres.

Les chercheurs³ remarquent souvent le fait que grâce à Mickiewicz, Michelet adopta la conception herderienne de la nation, disant que l'existence de chaque nation est indispensable pour l'harmonie de l'univers. Pendant longtemps, l'internationalisme et l'universalisme romantiques étaient étrangers à l'historien. C'est seulement grâce à Mickiewicz qu'il s'intéressa à la Pologne et aux autres nations luttant pour la liberté, c'est aussi grâce à lui que dans le travail *Le Peuple*, écrit en 1845 nous trouvons le fragment qui compare les nations aux notes dans le grand concerto du monde⁴.

Toutefois l'historien était très critique à l'égard du messianisme individuel de Mickiewicz. Il écrivait à ce sujet: "dangereux individualisme: refaire des messies, des Napoléon, des idoles (...) le cours de Mickiewicz est glorification du grand homme (...) il faut un homme, dit Mickiewicz et moi je dis: il faut des hommes, beaucoup et que tous soient hommes. Il ne faut pas que tous attendent, regardent d'où l'homme viendra (...) un homme? pourquoi pas plusieurs? pourquoi pas mille? pourquoi pas tous? (...) Combien dangereux et funeste de se faire ainsi Dieux vivants!"⁵ Le rôle accordé aux grands hommes dans la conception de l'histoire de Mickiewicz constituait pour Michelet un problème qu'il ne pouvait négliger car il était trop important; il ne pouvait non plus en diminuer l'importance. L'idée du grand homme, contenue dans les cours constituait pour

³ G. Lanson, *La formation de la méthode historique de Michelet*, "Revue d'histoire moderne et contemporaine", t. VII, p. 1905—2906; O. A. Haac, *Les principes inspirateurs de Michelet*, Paris 1961, p. 36—37; J. L. Coinuz, *Jules Michelet. Un aspect de la pensée religieuse au XIX siècle*, Genève 1955, p. 78.

⁴ J. Michelet, *Le Peuple*, Paris 1946, p. 234.

⁵ J. Michelet, *Légendes...*, p. 268—272.

l'historien un coup dur et c'est cette question qui revient souvent, sous des formes différentes dans sa polémique, toujours violemment attaquée. Pour Mickiewicz le dogme primordial du messianisme est la certitude que tout progrès historique se fait par la série de révélations, transmises par l'individu qui atteignit le degré supérieur de la perfection. Cet individu possède la force de l'âme faisant des miracles et qui oblige à l'obéissance. Mickiewicz voyait dans Napoléon cet "homme de miracle", ce chef doué de charisme. L'apparition d'un homme de destin, successeur de l'empereur était pour Mickiewicz la condition nécessaire du progrès historique, car c'était cet homme-là qui devait transmettre à l'humanité la nouvelle révélation et montrer le chemin pour la réaliser. Ainsi les parties finales des Cours peuvent être comprises comme appel au grand homme. Mickiewicz doute que les peuples slaves puissent trouver parmi eux cet esprit puissant. Les Slaves devaient constituer une armée du Verbe, venant de la France et une armée du chef-Français, comme Napoléon (ce n'est qu'à la fin de ses cours que Mickiewicz admit la possibilité que ce chef ne se trouverait pas en France et qu'il faudrait le chercher en Pologne). Ces idées contredisaient les idées principales de l'historiosophie de Michelet qui ne pouvaient s'accorder ni avec l'aristocratie spirituelle ni avec l'autoritarisme de Mickiewicz. L'historien du peuple, poète des vertus démocratiques s'effrayait de la vision de l'Homme Providentiel dépeint par Mickiewicz, car il y voyait le danger du despotisme. Il attribuait la recherche du grand homme aux peuples dont les sentiments sociaux sont déficients et la considérait caractéristique aux peuples orientaux. Plaçant leurs sentiments dans le personnage du Grand Homme, les gens cessent de s'aimer réciproquement et les unions véritables entre les hommes disparaissent pour faire place à l'idolâtrie d'un seul individu. Michelet condamnait l'idée du messianisme individuel au nom de sa conception du peuple — héros de l'histoire et au nom des droits du peuple pour la liberté et l'égalité. L'historien s'identifie avec le peuple, il désire être l'apôtre de son histoire et de son avenir. Dans l'histoire de France qu'il fait revivre le peuple est un héros collectif, donc véritable, d'où une nette aversion de Michelet à accorder aux individus un rôle important dans l'histoire, d'où également l'apothéose de la Révolution de 1830 comme celle qui n'avait aucun chef. L'histoire est créée par les masses. La mission de Michelet de créer l'histoire populaire, où le peuple constitue la force motrice du progrès possédait évidemment plusieurs conséquences: la condamnation du féodalisme et de la monarchie ainsi que de l'Église (car elle trahit le peuple) et du christianisme (la doctrine de la grâce n'est pas conforme à la justice); l'apothéose de la révolution, reflet parfait de la force des masses populaires. La notion du peuple possède deux significations dans l'oeuvre de l'historien. La première c'est la

signification concrète; elle apparaît à l'occasion des réflexions sur la situation sociale et politique du peuple au XIX^e siècle. Michelet désire être interprète de ce peuple qui, avec la bourgeoisie, fit triompher la Révolution; il se désole que la France est pleine de parvenus qui, ayant trouvé l'argent et la situation renient leurs antécédents et leurs idéaux, pour lesquels ils luttèrent dans l'espoir des profits moins abstraits. Le peuple est resté seul, sans représentant sur l'arène politique, sans éducation, donc inconscient de son histoire qui est l'élément primordial de l'éducation patriotique. Selon l'historien, la nation est un peuple conscient de lui-même, cette conscience historique constitue donc l'élément nécessaire pour l'existence de la nationalité et des mouvements d'émancipation au sein du peuple. C'est pour le peuple selon ces définitions que Michelet écrivait son *Histoire de France*, c'est pour lui et sur lui qu'il écrivait *Le Peuple*. À côté de cette signification concrète, il existe chez Michelet la notion du "peuple" utilisée de façon symbolique. Elle se rapporte alors à une communauté unie par le sentiment de la fraternité et de la conscience nationale, "être peuple" consiste ici en certaines vertus de nature extra-économiques et qui dépassent la notion de la classe sociale, bien que les deux significations s'unissent souvent. L'historien tâche de voir dans le peuple les qualités qui permettraient de guérir toute la nation. Il voit dans le peuple la source de l'action irréfléchie, ayant la valeur spontanée et authentique; c'est dans le peuple que se trouve l'instinct. Cette notion du peuple est nettement influencée par les penseurs écossais et par Vico. Le peuple est porteur de la raison générale, commune à tous, plus sûre que tous les systèmes. La foi dans le peuple c'est aussi la foi dans la force et la sûreté du sens commun, c'est l'option pour l'instinct et contre les systèmes. Le peuple est comparé aux nouveaux Barbares, construisant une nouvelle civilisation sur les ruines du vieux monde; en même temps grâce à sa simplicité et sa naïveté il possède des vertus enfantines. La bonté, la simplicité, la naïveté sont les qualités de l'enfant; unies avec la force de l'instinct et de l'inspiration, elles deviennent les qualités du génie. Michelet condamnait le culte des grands individus; pourtant, les héros historiques existaient et il fallait expliquer leur existence. La notion symbolique du peuple s'avéra très utile pour cette explication. Le génie devenait simplement le représentant du peuple, le peuple lui-même doué de parole. Il est visible que le héros commun de Michelet possède un rayon d'action assez limité, tant qu'il est dénué de la force unificatrice. Le peuple est donc identifié au génie auquel est accordée la capacité d'exprimer "vox populi" à condition qu'il n'aspire point à remplir les buts extra-terrestres. Le peuple devient pour l'historien la notion de plus en plus abstraite à mesure qu'il s'éloigne de la description de la réalité historique, il devient même une catégorie épistémologique, car

c'est le peuple et lui seul qui possède les qualités permettant à atteindre la vérité. C'est le peuple qui possède le sens commun, c'est lui le porteur de la sagesse populaire si appréciée par Vico. Un autre problème c'est que s'identifiant au peuple, Michelet se considère très rapidement comme l'unique interprète de la vérité historique conforme au sens commun; d'où tant d'interprétations personnelles et d'appréciations qui nous choquent par leur subjectivité. De même que dans l'oeuvre de Michelet, dans les *Cours* de Mickiewicz il est possible de trouver les deux significations du mot "peuple", abstraite et concrète. Le peuple — c'est le porteur des idéaux de l'avenir, ce sont ceux qui ont gardé leur liberté d'esprit, l'intuition, la capacité de s'émouvoir et de souffrir. Plus fort encore que son ami français, souligne Mickiewicz l'indépendance de cette notion des facteurs économiques disant qu'il est possible de porter des vêtements cousus d'or et d'être peuple. Le peuple n'est pas maculé du rationalisme il ignore le raisonnement et les calculs; en descendant dans le peuple on trouve la vérité primitive. Le peuple souffrant et attendant est le porteur de l'esprit et en même temps il est le plus ouvert à accepter le Verbe de Dieu et c'est cela qui l'unit au Grand Homme, qui doit lui transmettre ce Verbe. Mickiewicz écrivait sur les Slaves et le Français comme sur les nouveaux Barbares (l'idée des nouveaux Barbares reapparaît dans *Le Peuple* de Michelet) qui envahiraient l'Occident en propageant de nouveaux idéaux de progrès selon la pensée divine.

Certaines idées concernant cette conception du peuple au sens étendu étonnent par leur ressemblance chez les deux penseurs; d'autres appartiennent simplement au repertoire des idées en cours, où la notion du peuple joue sans aucun doute un rôle important et où l'identification de la voix du peuple avec la voix de Dieu se retrouve dans plusieurs versions et contextes. De même que Michelet, Mickiewicz concentrait aussi ses réflexions sur un peuple concret — les Slaves. Ce peuple ne connaissait pas la révélation et n'entra pas encore dans l'arène mondiale de l'histoire. Chez les Slaves, les sentiments religieux sont profonds; ils ne construisirent pas de belles cathédrales, mais gardèrent les moeurs pacifiques et pleins de douceur chrétienne. Leur représentant typique est le paysan slave labourant la terre de la commune, cultivant ses propres traditions, ayant le sens de la piété et de la famille. C'est le peuple qui ne perdait pas ses forces à la poursuite du progrès, la Providence le garda pour d'autres fins en d'autres temps. Ils attendent le Verbe qui exprimera la vérité pour le monde entier et c'est la Pologne, pays élu parmi les Slaves qui réalisera avec la France les idées théoriques de la philosophie allemande. Mickiewicz éleva donc au rang de vertus tous les traits les plus caractéristiques en raison desquels les Slaves perdirent avec l'Occident à la course au progrès et il créa (profitant de toute une pléiade des sla-

vophiles polonais romantiques) une vision imaginaire des peuples pacifiques de doux laboureurs qui unissent le sentiment religieux et l'inspiration et qui doivent recevoir la grâce de la Nouvelle Révélation. Si nous comparons les conceptions de deux professeurs nous sommes frappés par la différence de la notion du peuple dans son sens concret. Michelet agit parmi les réalités socio-politiques. Il parle des ouvriers et des propriétaires, des artisans et des paysans; tout cela dans l'ambiance des débuts du capitalisme, avec les problèmes des gens repoussés par leurs ennemis — machines, dont l'invasion provoque le chômage. Chez Michelet nous voyons donc toute une gamme des concrets sociaux, auxquels correspond dans les *Cours* une vision poétique où domine l'atmosphère un peu irréelle et qui présente les humbles paysans slaves qui apprécient davantage les conditions primitives liées avec les vertus de cœur que la civilisation et les vertus spirituelles, mais qui sont marqués en même temps par de grands destins et attendent le Verbe salvateur du monde. A mesure que la ferveur messianique des cours de Mickiewicz augmente, le peuple se montre de plus en plus passif, et finalement son but devient l'attente de l'Homme Prédestiné. Le peuple de Michelet est un peuple qui crée l'histoire, actif sinon dans de grands mouvements révolutionnaires, du moins dans la lutte quotidienne de l'homme contre la nature et le fatalisme de la matière. Chez Mickiewicz l'activité du peuple est une activité "in potentia", possible seulement quand les conditions principales du progrès historique sont remplies: après la nouvelle éruption de la Grâce et quand s'élèvera un homme capable de mener la réalisation du Verbe de Dieu sur terre.

"Comment dangereux et funeste — écrit plus loin Michelet dans sa polémique avec Mickiewicz — de préférer le rêve à la veille... l'intuition confuse à la vue nette de l'esprit, le vague ressentiment du passé à la connaissance et l'expérience historique, le concret obscur d'un homme à l'énergie distincte d'une nation, le miracle fortuit de l'illumination individuelle d'en haut au miracle naturel de la végétation d'en bas"... L'historien condamnait avec force le sentiment religieux mystique de Mickiewicz. Il voyait d'abord en lui le compagnon de la lutte contre l'église, il voyait maintenant à quel point était différente l'origine de ses ferventes attaques. Avant tout, la religion était, dans la conception de Mickiewicz une valeur absolument supérieure, c'était la renaissance de la religion qui pouvait garantir la renaissance générale, et l'homme vivait dans un contact constant avec un Dieu transcendant. Pour Michelet, l'homme était son propre Prométhée. L'historien remplaça la Grâce chez Mickiewicz obtenus par le mérite par le mérite seul, par le prométhéisme seul. D'où — la religion examinée comme fonction de l'histoire du peuple, sans aucun point de repère extraterrestre. Et bien qu'au début, le chris-

tianisme fût cette forge où se forgeaient les idéaux sociaux les plus beaux, il s'éloigna ensuite de l'humanité qui avançait continuellement. Enfermé dans ses dogmes rigides, le christianisme ne pouvait satisfaire les espoirs placés dans lui; il freinait le plein développement de l'homme par ses appels à l'humilité, au renoncement et à la passivité. Pourtant Michelet ne peut s'imaginer un monde privé de foi et bien qu'il s'exprime de façon de plus en plus radicale au sujet du christianisme, il garde jusqu'à la fin la nostalgie d'une foi qui répondrait au rêve humain sur Dieu et la religion. Selon lui, le christianisme doit devenir un fait historique, objectivement analysé par l'esprit humain pour qu'il soit possible de tirer de lui les valeurs durables. La nouvelle religion qui viendra après doit être une religion dynamique, ouverte au progrès de la civilisation, rendant impossible le conflit entre la sainteté et la justice. Elle doit remplir à l'égard du peuple un rôle progressiste et intégrant en respectant toutefois les divergences nationales si chères à l'historien. Quinet démontrait que la Révolution Française développait et réalisait les idéaux chrétiens; Michelet protestait démontrant que la Révolution était la victoire de l'idée de la justice sur celle de la Grâce; elle était donc en même temps l'héritière et le vainqueur du christianisme.

Il n'est donc pas étonnant que dans sa discussion avec Mickiewicz, Michelet qualifiait ses idées de dangereuses et rappelant les idées du Moyen Age. Néanmoins, si nous comparons les idées de Michelet avec la ferveur religieuse de *Cours* nous remarquons que toute la conception de religion par Michelet concerne une "religion" entre guillemets. Bien qu'il parle souvent de Dieu et de la nécessité de la religion, nous constatons plus souvent encore que le mot "religion" pourrait être remplacé par une formule différente, plus conforme aux idées de l'auteur.

Il est hors de doute que les deux penseurs tendent à une renaissance religieuse dont doit dépendre la vie sur terre. Ils y tendent toutefois par des voies différentes, sans ajouter que cette renaissance religieuse possède une signification distincte dans les deux cas. Chez Mickiewicz, cette tendance provient d'un sentiment religieux profond, d'une foi qui dépasse les cadres institutionnels de l'époque; sa critique concerne donc l'élément humain qui s'y trouve. Elle se fait au nom des principes chrétiens primitifs, au nom de la défense de la situation de la religion dans le monde actuel. Pour Michelet, par contre, le christianisme dans sa forme inchangée est un ennemi qui ne répond pas aux besoins du peuple, il devrait donc disparaître de l'arène de l'histoire, devenir un objet d'études et non un objet de culte. Dans cette nouvelle religion, Dieu serait un Dieu immanent, s'exprimant dans l'amour unissant les hommes; il ne constituerait donc aucun point de repère pour les actions humaines, ne pourrait les influencer; dans la religion de Mickiewicz, au contraire,

apparaît un Dieu transcendant, personnel, surveillant le processus de perfectionnement de l'individu, offrant la révélation: le messie attendu par Mickiewicz est un envoyé de Dieu; il n'agit pas d'une façon autonome mais selon la consigne de Dieu. L'historien français exige que l'Eglise respecte les idées de liberté, de justice, de rationalisme, bref, des idées terrestres. Les accusations de l'Eglise par Mickiewicz vont dans une direction opposée, selon lui l'Eglise trahit la foi qu'elle représentait pour le rationalisme, trahit sa sainte vocation, cessa de "guider vers le ciel", de "faire des miracles"; elle devint une institution terrestre, privée des vertus surnaturelles.

La vision de l'avenir diffère nettement aussi chez les deux penseurs. Chez Mickiewicz, c'est l'arrivée du Royaume de Dieu sur terre, l'arrivée précédée par une grande crise mais réalisant la promesse divine sur le salut universel; Michelet écrit également sur le Royaume de Dieu, mais il le comprend au sens métaphorique, dans sa conception il constitue simplement l'image de la réalisation de son programme politique, assurant le bonheur aux peuples. Le Royaume de Dieu était compris comme une étape de la réalisation des destinées humaines définitives, dépassant l'histoire ⁶.

Enfin, il est difficile de négliger la différence de l'engagement religieux. Le professeur français est un historien admettant qu'il verrait volontiers dans le christianisme un fait historique à analyser; et Mickiewicz est un prophète disant: "je suis une des étincelles tombées du flambeau, et ceux qui en suivront la trace trouveront peut-être plus facilement que moi CELUI qui est la voie, la vie et la vérité [...] je me proclame à la face du ciel le témoin vivant de la révélation nouvelle" ⁷.

"L'action! l'action! l'action — écrivait Michelet à propos de la lecture de Mickiewicz — oui, mais à condition de savoir ce qu'ont fait, d'être orienté par l'éducation [...] le dernier héros qui ait paru ce n'est pas Napoléon, c'est la révolution [...] Nous autres, occidentaux, nous devenons de plus en plus collectifs..." ⁸. L'histoire de l'humanité est — selon Michelet — l'histoire de la lutte entre la liberté et le fatalisme. La liberté — but et principe historique — était réalisée par trois étapes de l'histoire. La Renaissance signifiait l'émancipation de la nature, la Réformation — l'émancipation de l'esprit, la révolution était la liberté même et comme telle, elle joue un double rôle dans l'oeuvre de l'historien. D'un côté, la révolution identifiée à la liberté est un principe de l'histoire, de l'autre, en 1789 elle atteint sa réalisation vivante, devenant pour Michelet le moment crucial de l'histoire. Le christianisme promet tant de

⁶ *Ibid.*, p. 272—273.

⁷ A. Mickiewicz, *Les Slaves*, Paris 1914, p. 319.

⁸ J. Michelet, *op. cit.*, p. 270—273.

choses aux peuples, et en réalisa si peu. C'était seulement la Révolution qui apporta la réalisation. Aux temps de la Révolution non seulement le peuple triomphait de la monarchie, mais la justice populaire triomphait de l'Eglise. En opposition à l'Eglise, elle réalisait en même temps les principes de fraternité et d'égalité, proclamés par le christianisme. Mais la révolution ne les pas réalisés pleinement. Elle manquait de conscience de ses propres buts, de démocratie et d'amour et c'est pourquoi elle tomba, étouffée par la vague de terreur. Michelet pensait tout le temps à une nouvelle révolution qui aurait uni les aspirations religieuses et morales de l'humanité avec des objectifs politiques et sociaux et qui aurait ainsi permis d'éviter les erreurs de la Révolution précédente, qui aurait accompagné les métamorphoses du monde par les métamorphoses des âmes humaines. Il était persuadé que par son activité il préparait le terrain pour cette nouvelle révolution qui abolirait les cloisons entre les hommes. La fraternité qu'il postulait devait avoir une sanction morale, être une fraternité voulue, sentie, car une unité forcée devait mener, selon Michelet, à une véritable décomposition de la vie sociale.

La Révolution Française, bien que ne comblant pas les espoirs, reste le point de repère et l'héroïne de la plupart des réflexions de Michelet. Il utilise par rapport à la Révolution le même vocabulaire que pour parler de la France et du peuple. Un spécialiste de Michelet, Cornuz, écrit que la Révolution, la France et le Peuple forment les trois noms de Dieu de la Justice de Michelet, et que la Révolution s'unit en général avec le vocabulaire religieux ce qui est une preuve de l'érudition de l'historien dans le domaine de la pensée chrétienne. Michelet se fait en quelque sorte l'apôtre de la foi en révolution future, d'où son attitude d'attente à l'égard de l'histoire contemporaine. Le XIX^e siècle est un siècle post-révolutionnaire et par rapport à la Révolution il constitue une ligne descendente; l'historien attend toujours un nouveau et magnifique mouvement révolutionnaire et il est toujours déçu.

Il est intéressant que les programmes contemporains de la renaissance sociale n'intéressaient pas Michelet ou n'en étaient pas compris. L'historien avait une attitude critique à l'égard de Saint-Simon, ennemie — à l'égard de Comte, il passait sous silence l'apparition de l'oeuvre de Marx, et semblait apprécier davantage l'homme que le penseur dans Prudhon. Il s'effrayait à la pensée de l'abolition de la propriété privée et n'admettait pas l'idée de la disparition des classes sociales; il trouvait que le contact fraternel, amical devait unir ces classes. et y voyait dans cette union la condition principale du progrès.

Michelet et Mickiewicz attendaient tous les deux des changements dans le monde, proches et radicaux. Mais chacun attendait autre chose. Michelet attendait une unité sociale et morale qui conduirait à une révolu-

tion pleinement réussie. Selon le professeur polonais, le progrès pourrait se faire grâce à la nouvelle révélation, transmise par un émissaire de Dieu. Ce mouvement miraculeux de l'humanité ferait régner sur terre le Royaume de Dieu, où la vie sociale et politique obéirait aux lois de la morale chrétienne. Mickiewicz se référait également à la Révolution Française, mais bien plus rarement que Michelet et dans d'autres buts; et il la louait souvent pour les mêmes raisons pour lesquelles Michelet la considérait imparfaite. L'historien lui reprochait le manque de préparation théorique et Mickiewicz vantait dans la Révolution l'étincelle de l'esprit chrétien, le mouvement enthousiaste indépendant de l'éducation livresque.

Chez Mickiewicz, la vision du progrès atteint grâce aux individus parfaits allait de pair avec un antirationalisme catégorique. Le rationalisme constituait un danger pour l'intégrité de l'esprit, il donnait une préférence absolue aux valeurs spirituelles de l'homme en négligeant ses valeurs morales, il supposait enfin que les possibilités de connaissance de l'homme étaient les mêmes. Chez Mickiewicz, l'hierarchie des possibilités de connaître correspond à l'hierarchie des esprits, et la puissance permettant d'embrasser la vérité n'était pas la raison mais l'intuition. La connaissance intuitive et la tradition, et non les systèmes et les livres, constituent les chemins principaux de la connaissance. Une autre valeur, opposée catégoriquement à la pensée rationaliste, c'était pour Mickiewicz l'action, l'enthousiasme irrefléchi qui s'opposait à la passivité des doctrines raisonnées. L'idée est valable si elle est liée à l'action. L'apothéose de l'action — surtout de l'action armée — était la source de conflit entre Mickiewicz et Towiański, qui n'admettait pas d'opposition active au mal.

L'idée du perfectionnement moral individuel et de l'hierarchie des esprits provoqua une violente protestation de la part de Michelet; elle lui rappelait la conception de la Grâce et des privilèges. L'attitude ennemie de Mickiewicz à l'égard de la sagesse contenue dans les livres semblait aussi barbare à l'historien. Selon le poète, l'action seule peut donner à la science un appui et une certitude morale que ne peuvent offrir nulles sagesse écrites. Michelet, au contraire, voyait la possibilité principale de s'opposer au mal social dans la science et l'éducation programmée.

Mickiewicz est un représentant classique de la pensée messianique, avec laquelle s'unissent l'attente de messie, le prophétisme, la considération du progrès historique comme une série de révélations. De cette pensée messianique découle aussi une attitude négative à l'égard du présent qui est considéré comme l'apogée du mal après quoi une crise attendue doit arriver, car les souffrances humaines dépassent les bornes.

En utilisant le vocabulaire de Vico, Mickiewicz en appelle retrospective-ment à l'époque des dieux et des héros, en attendant en même temps de nouveaux débuts, une nouvelle éruption du Verbe divin.

Chez Michelet, le problème se présente autrement⁹. Chez lui aussi, il est possible de trouver les idées messianiques, lui aussi parle parfois d'une voix prophétique, proclame que les idéaux humains prennent corps en France, le pays qui sauvera le monde. Mais nous ne trouvons pas chez lui cette négation absolue du présent; au contraire, l'historien s'identifie à la réalité française, très bourgeoise, du XIX^e siècle. Le présent appartient à sa conception du progrès, tandis que chez Mickiewicz il symbolise le fond de l'abîme. C'est pourquoi le professeur polonais voyait entre le présent et l'avenir miraculeux la césure bien plus grande, violente et révolutionnaire que Michelet chez qui dominait toujours l'idée de progrès linéaire.

Il est extrêmement intéressant que cette opposition violente de l'historien aux idées principales de Mickiewicz n'altérât en rien ni respect ni amitié que Michelet lui portait. (Mickiewicz était témoin au mariage de l'historien en 1849). Et bien que les idées messianiques du poète inquietassent Michelet pendant longtemps (dans son *Journal* nous découvrons trois fragments polémiques dans les années 1845—1850) c'est avec un enthousiasme inouï qu'il vit apparaître en 1849 les deux premiers cours de la littérature slave qui influencèrent nettement ses idées exprimées dans les *Légendes démocratiques du Nord*.

La publication de deux premiers cours rencontra chez Michelet un projet caressé depuis longtemps: celui d'écrire une histoire pour le peuple, présentant les modèles moraux, édifiants, aidant une éducation de la société dans l'esprit démocratique. Deux premières légendes: *Kościuszko* — consacrée à la Pologne et *Martyrs de la Russie* — consacrée à celle-ci, avant d'être publiées en livre, apparaissaient en feuilletons dans la presse parisienne. Le tout, avec la partie consacrée à la Roumanie, intitulée *Principautés Danubiennes*, apparut en 1845 sous le titre *Légendes démocratiques du Nord*. Dès le début, Michelet s'adressa à Mickiewicz, lui demandant de l'aider dans la recherche des matériaux concernant la Pologne. Mickiewicz le recommanda à la Bibliothèque Polonaise, lui fit rencontrer les hommes utiles, organisait même pour lui la traduction en français des plus intéressantes mémoires polonaises.

Il est intéressant de voir l'image de la Pologne présentée aux lecteurs par Michelet dans sa légende de *Kościuszko*, l'interprétation qu'il don-

⁹ R. Barthes dit que l'idéologie de Michelet est un crédo classique d'un petit-bourgeois libéral de la cinquième décennie du XIX^e siècle. *Michelet par lui-même*, Paris 1954, p. 12.

nait aux faits, car il écrivait un travail dont la valeur historique était subordonnée à des buts déterminés de didactique et de publication.

Nous pouvons trouver les fragments consacrés à la Pologne dans le travail édité en 1827 *Précis de l'histoire moderne*. Michelet y présente la vision de la Pologne anachronique et arriérée, ce dont portait la responsabilité la noblesse orgueilleuse. D'une part, cette attitude à l'égard de l'histoire de Pologne constitue l'héritage d'une opinion fort répandue au siècle des Lumières disant que la Pologne des libertés nobiliaires devait périr, confrontée avec ces états dont les gouvernements agissaient conformément à l'esprit de l'époque. Les exemples en étaient fournis par la Russie de Pierre-le-Grand et la Prusse de Frédéric. D'autre part, cette opinion se conformait à l'historiographie française officielle de la Restauration, représentée par Cousin et Guizot. Ce dernier écrivait expressis verbis que la Pologne, privée d'un fort pouvoir royal et aussi d'un Tiers-Etat capable de jouer un rôle politique quelconque personnifiait un exemple de l'absurdité politique. L'absolutisme étant, selon Guizot, une étape nécessaire de l'histoire, la démocratie nobiliaire polonaise formait une anomalie qui devait connaître la défaite. Dans la conception de Guizot, comme chez Hegel, les faits accomplis triomphent et les vaincus ont toujours tort. D'où cette critique sévère du régime de la Pologne, et la reconnaissance de partages de la Pologne pour un fait justifiable par la théorie des nécessités historiques. Quant à Cousin, l'actuel ami et maître de Michelet (ce que l'historien s'empressa d'oublier) il disait que la conquête et la guerre sont des outils de la civilisation et que la force est une loi de l'histoire.

La modification dans l'attitude de Michelet à l'égard de la Pologne et de son histoire résultait de ses relations avec Mickiewicz qui, du Collège de France, exigeait de l'Europe de considérer le problème polonais comme le sien propre. Dans les années quarantes du XIX^e siècle, Michelet devint l'un des plus fervents partisans de la Pologne indépendante et dans son engagement pro-polonais nous pouvons voir la source de l'intérêt de l'historien pour toutes les nations en lutte pour la liberté. Ici aussi nous pouvons voir l'origine des premières énonciations sur la nation, formulées dans l'esprit de l'universalisme romantique herdérien qui proclamait la nécessité de chaque nation pour l'harmonie générale de l'histoire.

Déjà dans *Le Peuple*, originaire de 1845, nous remarquons la modification de l'attitude envers la Pologne. Elle y est définie comme une nation qui souffre, exemple du sacrifice et de l'héroïsme. *Histoire de la Révolution Française* contient elle aussi des notes de sympathies pro-polonaises. Michelet n'écrit plus sur le système anachronique de la République, mais accuse de sa chute les puissances étrangères. Il est

également possible de trouver dans cette oeuvre les fragments unissant la Révolution avec l'histoire de la Pologne ainsi que la conviction (présente aussi chez Mickiewicz) du parallélisme symbolique entre le sort de la Pologne et de la France. Dans le cycle des conférences des années 1847-48 se trouvent déjà les paroles admiratives à l'égard de Kościuszko. Le général polonais devint aussi héros de titre de la première légende démocratique, consacrée à la Pologne, car il fut un personnage révé pour remplir l'objet d'un tel travail. Kościuszko était un homme bon et simple, privé du despotisme mais sachant trouver le chemin aux coeurs du peuple et éveiller l'enthousiasme dans l'armée. Pour Michelet, son personnage symbolisait l'union des différentes classes, l'idéal particulièrement cher à l'historien. Tous les états trouvaient en lui les vertus morales qu'ils vénéraient: la noblesse — les vertus chevaleresques, le peuple — le coeur et l'esprit de sacrifice. Kościuszko fut donc celui qui offrit au peuple la chance d'éprouver la conscience nationale, qui donna la patrie à tous les états. La méfiance du général polonais à l'égard de Napoléon qu'il détestait, attirait également Michelet. Kościuszko s'avéra être l'un d'un petit nombre de Polonais qui résistaient au charme de la légende napoléonienne.

Michelet se préparait soigneusement à écrire la légende de Kościuszko, il puisait à plusieurs sources les connaissances au sujet de la Pologne qui devaient lui permettre de présenter son héros sur un riche fond. Indubitablement, cette image de la Pologne est fortement influencée par l'idéal tracé dans les *Cours* de Mickiewicz bien que primitivement *Les Légendes* dussent polémiser avec le professeur polonais.

Dans *Précis de l'histoire moderne* le tableau de la République Polonaise est subordonné à une conception qui condamne le "républicanisme" polonais au nom de la monarchie absolue, considérée comme une étape nécessaire du progrès de l'histoire, ici, c'est le règne de l'idée républicaine sous sa forme messianique originaire des "Slaves". Deux éléments dominent la vision de la Pologne chez Michelet: l'héroïsme et la disposition au sacrifice, mais l'historien y place aussi d'autres idées qui composent chez Mickiewicz l'idéal de la patrie perdue. Evidemment, plusieurs phrases du poète se modifient chez Michelet, mais leur origine reste certaine, très souvent d'ailleurs ce sont des citations, des formules soit identiques, soit très légèrement modifiées.

Il est intéressant d'examiner l'attitude de Michelet à l'égard de l'idéal de la Pologne contenu dans les *Cours* et l'emploi qu'il en fait.

L'historien fut sans aucun doute fasciné par la vision de la Pologne — pays où "rien ne se fait par les individus, tout se fait par les collèges" ¹⁰,

¹⁰ A. Mickiewicz, *Les Slaves*, p. 216.

ceux-ci n'ayant pas de pouvoir réglementaire mais s'occupant de la valeur morale des événements politiques. Chacun pouvait être élu roi, et le choix était considéré comme inspiré par le Saint-Esprit. Le régime qui laissait la société se gouverner "de la spontanéité et la bonne volonté qui était comme "l'empire des esprits" semblait à Michelet l'idéal politique suprême. Mickiewicz allait toutefois plus loin, en disant que tous les grands états de l'histoire avaient été créés par de grands hommes; la Pologne n'avait pas son grand homme ce qui provoqua sa chute. Cette certitude est une des raisons de la fascination de Mickiewicz par un chef charismatique autour duquel une vie nationale authentique et dynamique pourrait s'organiser. La Pologne était incapable de donner naissance à une individualité puissante qu'il fallait chercher en Russie; mais là-bas elle était héritière du despotisme oriental. Mickiewicz se tournait donc vers la France, fille aînée de l'Eglise et patrie de Napoléon, la suppliant de désigner un homme providentiel qui entraînerait les Slaves à sa suite. Les espoirs nationaux et religieux de Mickiewicz se concentraient sur ce grand homme. Mais là, Michelet protestait. La Pologne gouvernée par un seul individu cessait d'être un idéal, elle affrontait le danger du despotisme. Michelet mettait les Polonais en garde, sans leur demander à abjurer leur foi, mais à comprendre que le temps n'était pas pour un messie individuel, que tous devaient être des messies. Il écrivait, avec un étonnement mêlé à l'aversion, de la fidélité des Polonais envers Napoléon. Le culte de Mickiewicz pour l'empereur était pour lui absolument incompréhensible. Dans *Kościuszko* il relatait combien de fois Napoléon trahit-il la Pologne, ce qui ne modifia en rien la puissance de la légende napoléonienne parmi les Polonais.

L'historien admettait, certes, que la Pologne lui avait fait découvrir la valeur de la souffrance, mais celle-ci ne pouvait avoir pour lui une valeur morale et non pas historique. Michelet attendait de la Pologne l'action révolutionnaire, unissant les buts nationaux et sociaux. C'est pourquoi l'Insurrection de 1860 lui semblait trop limitée et il cherchait plus loin dans le passé, concentrait ses efforts sur le personnage de *Kościuszko* bien plus proche de ses idéaux, car il unissait la lutte pour la liberté nationale avec celle pour la liberté sociale. Michelet revenait à son idée de l'unité morale — condition nécessaire à l'efficacité de la future révolution. Il demandait à la noblesse d'aller partager le travail du peuple, de lui enseigner l'histoire du pays, de lui faire éprouver le sentiment de l'union nationale. Mickiewicz critiquait l'Eglise pour sa bureaucratie et son attitude négative à l'égard des mouvements libérateurs nationaux. Michelet allait plus loin, mettant la Pologne en garde contre le catholicisme et Rome, reprochant à l'Eglise (et en particulier aux jésuites) d'avoir détruit la fameuse tolérance polonaise et fait des

cosaques les ennemis du pays; il opposait à l'ancienne religion une religion d'avenir, équivalant de l'amour fraternel.

Le problème qui préoccupait particulièrement Mickiewicz étaient les relations entre la Pologne et la Russie. Ces deux pays ne représentaient pas seulement les deux nations, ils personnifiaient les deux idées, éternellement en lutte. La Pologne représentait au sein des peuples slaves l'idée de la liberté, la Russie — celle de l'absolutisme. La Pologne était donc menacée par l'excès de la liberté — l'anarchie et la Russie — par le despotisme oriental. Le pouvoir d'un seul s'accordait avec le personnage d'un chef capable de se faire obéir, et Mickiewicz appréciait davantage les soldats et les chefs militaires russes que polonais. Cependant l'idée d'un gouvernement de type russe était suffisamment étrangère aux Polonais pour que Mickiewicz cherchât le grand chef en France.

L'attitude de Mickiewicz envers la Russie, privée de haine et souvent empreinte d'admiration demandait au poète un grand effort intérieur et lui causait de nombreux ennuis de la part des émigrés. Michelet en était fortement impressionné; il écrivait: "Prodigieuse abnégation! Monstrueuse clémence!"¹¹. L'historien prit, chez Mickiewicz, certaines idées sur la Russie, dont l'une lui était particulièrement chère: l'idée que la révolution en Pologne apporterait la régénération du pays russe — l'opresseur séculaire. Ce serait — selon l'historien — l'apogée du sacrifice, de la souffrance et de la générosité de la Pologne. Lui-même, toutefois, n'était pas capable de faire preuve de la grandeur d'âme envers la Russie et malgré l'indubitable influence de Mickiewicz, resta toujours un russophobe.

La lecture parallèle de *Kościuszko* et des *Cours* de Mickiewicz permet de constater l'étendue et la profondeur de l'influence qu'exerçait le professeur polonais sur son polémiste d'il y avait peu de temps. Les éléments polémiques apparaissent également dans les *Légendes* mais il est curieux de voir combien fréquents y sont les emprunts de Mickiewicz, même ceux que Michelet combattait auparavant, à quel point il était sensible aux paroles de Mickiewicz. En tout cas, dans l'histoire de la réception des *Cours* les *Légendes démocratiques du Nord* occupent une place particulière, tant en raison du temps de leur création que de l'influence de Mickiewicz plus étendue que jamais¹².

L'histoire de l'amitié intellectuelle de Mickiewicz et Michelet était donc fort différente de son amitié avec Quinet qui, après une période d'approche de l'historien à la pensée du poète s'arrêta assez brusque-

¹¹ J. Michelet, *op. cit.*, p. 264.

¹² Voir le développement de ce problème [dans:] M. Wodzyńska-Walicka, *L'idée de la Pologne dans la pensée de J. Michelet*, "Europe", Numéro special Michelet N° 535—536, novembre-décembre 1973.

ment, pour passer ensuite dans la zone des souvenirs affectueusement gardés de l'époque héroïque au Collège de France. Chez Michelet, le développement de cette amitié était différent. L'exaltation du début ni la parenté idéologique très poussée n'existaient pas; tout au contraire, le sentiment des différences et même la lutte des idées subsistaient, ainsi qu'une discussion qui se prolongeait dans plusieurs travaux de l'historien; néanmoins il y avait toujours un profond respect pour la professeur polonais et pour ses conceptions si contestées, si souvent considérées par les contemporains comme effet d'une folie ou d'une influence néfaste du charlatan Towiański; il y avait également l'affection et l'amitié pour l'homme, dont Michelet faisait preuve si souvent, même après le décès de Mickiewicz.